

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Bibliographie. Confédération argentine. Études et voyages agricoles en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie et en Suisse

Journal de la société statistique de Paris, tome 21 (1880), p. 249-252

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1880__21__249_0

© Société de statistique de Paris, 1880, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

VIII.

BIBLIOGRAPHIE.

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

*Études et voyages agricoles en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie
et en Suisse, par Eduardo Olivera.*

Si jamais homme eut vocation, compétence et antécédents pour écrire un livre sur l'agriculture, c'est assurément l'auteur de l'importante publication que nous

avons sous les yeux. Né et élevé, comme il le dit lui-même, dans les champs, au milieu de scènes tranquilles et agrestes, loin de l'ébullition des grandes cités, qui emportent fatalement l'esprit dans leur tourbillon, sans lui laisser le repos nécessaire pour se concentrer en lui-même; ce qui faisait dire spirituellement à M^{me} de Staël qu'elle « s'était connue pour la première fois dans la solitude »; M. Edouardo Olivera fit, en 1853, un premier voyage d'études en Europe, et, à force de persévérance et de volonté, devint un des élèves étrangers les plus distingués et aussi les plus fervents de l'école modèle de Grignon.

De retour à Buénos-Ayres, où sa famille possédait une grande propriété agronomique, il mit en application plusieurs des observations pratiques recueillies pendant son laborieux séjour dans l'ancien monde. Comprenant l'immense utilité pour la Confédération Argentine de populariser, sur un terrain d'exploitation aussi merveilleusement préparé par la nature, les méthodes nouvelles, les bonnes pratiques agricoles que l'avancement des connaissances avait introduites dans le système économique des principales nations d'Europe, il fonda, en 1866, avec M. Martinez de Hoz, la *Société rurale argentine*, dont il est resté président honoraire, quoique la confiance du Gouvernement soit venue donner à son activité une direction spéciale, en lui remettant, il y a six années, la direction générale des postes et des télégraphes, organisée par M. Gervacio de Posadas, et que, reprenant l'œuvre de son regretté prédécesseur, il a perfectionné lui-même de la manière la plus utile et la plus brillante.

Mais, quels qu'aient été les soins assidus de l'administrateur, l'écrivain et l'agronome n'ont point abdiqué, et M. Olivera expose aujourd'hui, dans une édition remarquable et avec la plus consciencieuse rectitude, l'état des situations agricoles en France, en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en Italie et en Suisse : sources larges et fécondes, qui offrent à l'observateur une large moisson de comparaisons, d'assimilations et d'exemples.

Dans un moment où la République Argentine, sortie de la crise économique qu'elle a traversée, il y a quelques années, avec l'Amérique latine tout entière, et délivrée des points noirs que laissait voir son horizon politique, peut appliquer paisiblement toutes ses forces au développement de ses progrès matériels, le livre de M. Olivera est d'une incontestable utilité.

Il n'y a pas bien longtemps encore, ces belles contrées argentines semblaient vouées exclusivement aux industries pastorales; aujourd'hui, d'autres faits et un autre courant d'idées ont surgi; il est devenu manifeste pour tous, en présence des premières réalisations obtenues, que les plaines inutilisées de la Pampa, — ces grands espaces pittoresques, mais improductifs, — sont appelées à devenir un des plus riches greniers du monde. Déjà les exportations de céréales atteignent des chiffres élevés, qui, interprétés en vue de l'avenir, donnent des certitudes économiques aussi heureuses qu'inattendues.

L'auteur établit, dans son Introduction, avec beaucoup de précision et d'autorité, que de l'équilibre des forces existantes parmi les diverses agglomérations humaines résulte la tranquillité générale, et que telle est la cause pour laquelle, dans toute société fortement assise, on voit se développer d'une manière régulière l'industrie, le commerce, la navigation, les arts, toutes les professions qui, directement ou indirectement, contribuent à l'augmentation de la richesse publique et du bien-être particulier.

C'est ainsi, fait-il remarquer, qu'en Belgique une population très-dense, enfoncée dans un territoire très-restreint, uniquement occupée du travail productif mettant en œuvre toutes ses forces vives, produit avec ses fabriques, ses mines et son agriculture autant et plus que l'Angleterre elle-même ; ne s'attachant, d'ailleurs, qu'à l'accroissement de sa fortune industrielle et commerciale, et délaissant l'arène des luttes politiques qui l'agitaient autrefois, convaincue, par l'expérience, que du respect mutuel de tous les intérêts sociaux surgissent nécessairement la sécurité et l'aisance communes.

Si de la Belgique nous passons à l'Angleterre, nous rencontrons, dit l'auteur, une nation qui, par son industrie et ses machines, a su multiplier six mille fois la puissance de l'homme, et qui, non contente de se suffire à elle-même, inonde de ses produits tous les marchés de l'univers. Ici l'agriculture forme la base de la prospérité générale. C'est dans les campagnes, au sein de la nature et de ses riants paysages, qu'il faut chercher le foyer des classes dirigeantes de la société ; le plus riche propriétaire d'un comté est son premier fonctionnaire, et l'on peut dire que les principaux faits de l'histoire d'Angleterre sont liés au développement de la vie rurale.

L'Allemand, dit encore M. Olivera, tout en faisant fleurir dans toutes leurs branches le commerce et l'industrie, aime, comme toutes les races du Nord, à vivre au milieu des champs, et ses souverains eux-mêmes pratiquent l'agriculture.

En France même, pays commercialement et industriellement si puissant, les gouvernements sont entrés de plain-pied, grâce aux créations agricoles et agronomiques dont ils ont pris l'initiative ou encouragé l'essor, dans les idées et les tendances de leur époque.

L'Italie, malgré son origine latine, suit le mouvement général ; aux États-Unis, enfin, l'élément d'ordre et de pacification réside également dans les campagnes et se trouve surtout formé par les anciennes familles de propriétaires ruraux, fidèles gardiens des vertus civiques de leurs ancêtres.

Ces aspects si instructifs sont bons, on le conçoit, à décrire et à montrer comme exemples à de jeunes États qui semblent prédestinés à devoir un jour à la même cause la même fortune. Du reste, les fondateurs de la nationalité argentine ne les ont ni ignorés ni méconnus. Belgrano disait, dans un mémoire resté célèbre, « que l'importance des nations ne doit jamais se mesurer à l'or qu'elles accumulent dans leurs caisses, mais aux hectares de terre cultivée qu'elles possèdent. »

Rivadavia créait une junte protectrice du commerce et de l'agriculture, introduisant sur le sol argentin les chevaux Suffolk, le mouton mérinos, l'abeille, et fondait, en 1823, l'École d'agriculture pratique, par un décret dont le préambule, par ses vues puissantes, honorerait l'homme d'État le plus consommé.

Ces idées et ces tendances ont mis, il est vrai, plus d'un demi-siècle à faire leur chemin dans le pays, et encore aujourd'hui, malgré le développement inespéré des colonies agricoles et de la culture, il s'en faut qu'ait cessé le grave inconvénient de la concentration de toutes les forces intellectuelles des classes supérieures dans la vie urbaine.

M. Olivera aura donc rendu, en entreprenant ces longs et curieux « Voyages agricoles », et en écrivant l'ouvrage où il en reproduit avec tant de soin et d'ardeur les observations, un service signalé à ses compatriotes, en rappelant à la génération actuelle, avec les idées des fondateurs de la nationalité argentine, ce qu'a dû la vieille Europe à la pratique généralisée de cette agriculture, qui « enrichit, dit-il, les peuples et ennoblit l'homme ».

Tous les amis éclairés de l'Amérique latine s'associeront au vœu de l'auteur, de voir tant de jeunes Argentins, qui encombrant les voies de l'administration, de la médecine et du droit, transporter leurs aptitudes et leur activité dans la carrière agricole; ce serait raison et patriotisme, puisque beaucoup d'entre eux, au lieu de végéter dans des routes sans issue et à travers des concurrences difficiles, arriveraient aisément au plus grand bien-être personnel, tout en contribuant à faire rapidement du sol qui les a vu naître, une des plus florissantes contrées du monde. La terre, ici, demande peu et donne beaucoup: elle est apte à toutes les cultures. Déjà les encouragements officiels accordés à l'essor agricole, les colonies, devenues si promptement prospères et qu'a si heureusement protégées le gouvernement actif et éclairé du président Avellaneda, le développement spontané de l'immigration, ont abouti à ce résultat caractéristique, qu'un certain nombre d'articles que les Argentins demandaient forcément aux étrangers ont pénétré dans la production nationale; et, tout en alimentant la consommation intérieure, sont devenus des objets profitables d'exportation: c'est ainsi que le blé, le maïs, le lin et une foule de produits alimentaires argentins de même nature ont été exportés en quantités considérables à Bordeaux, à Marseille et dans plusieurs autres ports européens.

Les vues que nous venons d'exposer recommandent hautement l'ouvrage de M. Olivera. Ajoutons que sa contexture lui prête un double attrait en lui donnant une double utilité. Il renferme non-seulement une peinture très-exacte et une appréciation très-autorisée des cultures agricoles et des produits agronomiques du monde européen, mais encore, par le soin qu'a pris l'auteur de rattacher à chacune des contrées qu'il explore les grands événements qui ont marqué ses annales, il se transforme, pour le lecteur, en une sorte de cours pratique d'histoire européenne. En parcourant nos vieilles provinces de France, M. Olivera en ouvre les chroniques; il en interroge les origines, et met en relief, — hommes et choses, — tous les éléments qui ont concouru à leur existence comme à leur illustration, et préparé leur métamorphose actuelle; ce qu'il fait pour la Champagne, la Lorraine, l'Alsace, il le fait pour le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, Francfort, Mayence, le Rhin; pour la Hollande, la Belgique, et, dans son second voyage, pour la Suisse et l'Italie, tenant à la fois le burin de l'historien et le pinceau du coloriste. Drames politiques, grandes guerres, richesses d'art, légendes locales, curiosités archéologiques, scientifiques, industrielles, M. Eduardo Olivera, sans s'écarter toutefois de son principal objectif, les note et les décrit, chemin faisant, dans ses deux volumes, d'une plume claire, concise, sympathique et, quand le sujet y conduit par l'émotion, éloquente même. Le côté sérieux et technique est ainsi contre-balançé par l'attrait pittoresque, et l'œuvre peut des mains de l'agronome et de l'homme de science passer dans celles de l'artiste et de l'homme du monde sans déchoir. En résumé, ce travail, qui fait grand honneur à son auteur, fera, par les déductions naturelles qui en découlent, grand bien à la République Argentine, dont M. Olivera est un des fils les plus intelligents et les plus dévoués, en rendant, pour ainsi dire, palpable la corrélation qui existe sur tous les points du globe entre les progrès agricoles d'un peuple et sa grandeur.

B.